

Culture a confine

Rivista interculturale
Revue interculturelle
Intercultural review

culture a confine

anno 2005 - numero 1

dossier:

L'Occidentalizzazione del mondo



articoli:

Chi è l'Occidente ? Problemi di identità
di Samuele Calzone

La democrazia degli Altri
di Antonio Giorgi

**Detenzione e diritti dei detenuti
di Guantanamo**
di Iacopo Conti

**Parlare di Occidentalizzazione
del mondo**
di Nathanael Gobenceaux

**Dalla mondializzazione ...
all'occidentalizzazione**
di H. Odz

Civilité et Humanité selon René Girard
di Florian Du Pasquier



**PENSIERO
TASCABILE**

Civilté et Humanité selon René Girard

« La pierre rejetée par les bâtisseurs est devenue la pierre du faîte »

René Girard est l'un des ces penseurs contemporains qui ré-interroge notre tradition spirituelle en passant par ses œuvres littéraires. Auteur de « La violence et le sacré » dans lequel il cherche à dévoiler l'universalité du mécanisme mimétique et sa résolution dans la désignation collective d'une victime, il s'est aussi attaché à montrer la conscience de ce phénomène qu'avait les grands auteurs littéraires de notre tradition, comme Dante, Shakespeare, ou Dostoïevski. Il s'est opposé aux « fables » freudienne et à la ré-exploitation moderne du mythe mais aussi à certains aspects du structuralisme de Levi-Strauss. En cherchant, toute sa vie durant, à dévoiler le mécanisme du bouc émissaire, il débouche logiquement sur la conviction de la supériorité « scientifique », au sens où clairement établie par un Logos ou un discours, de la révélation chrétienne. C'est donc un auteur incontournable sur la scène du débat sur le « retour du religieux »

Il faut reprendre ce que René Girard entend par « mécanisme mimétique » puisque c'est, selon lui, la base de toute interaction humaine et en dernière analyse de toute culture. Le mécanisme mimétique commence donc par le développement d'un désir mimétique pour le même objet. Il insiste, ce faisant, sur le fait que l'on a trop souvent, dans l'histoire de la pensée, négligé la nature mimétique du désir pour ne considérer que l'aspect extérieur de l'imitation. Autrement dit, s'il est évident que nous pouvons imiter les actions d'un autre, on a trop souvent négligé le fait que l'on imite aussi et surtout le désir de l'autre. Il faut cependant distinguer la notion d'appétit, qui est à relier à la nécessité biologique, et celle de désir, qui quand à elle, implique nécessairement la constitution d'un modèle. Il écrit donc que « l'appétit pour la nourriture, le sexe, n'est pas encore le désir. C'est une affaire biologique qui devient désir par l'imitation d'un modèle. »^{P62} Le désir mimétique est donc le désir de l'objet possédé ou simplement désirée par le modèle. En ce sens « le désir mimétique est ce qui nous rend humain, ce qui nous permet d'échapper aux appétits routiniers et animaux et de construire notre propre identité, qui ne saurait être création à partir de rien »

La nature mimétique du désir, que René Girard s'attache à dévoiler à travers les grandes œuvres littéraires de notre tradition, est d'une profonde ambiguïté quant à sa nature bénéfique ou maléfique. En effet, il faut reconnaître que c'est la nature mimétique du désir qui nous rend humain et capable de définir une identité mais que c'est aussi elle qui est responsable de notre violence relationnelle. Il cherche donc à repérer, chaque fois que cela est possible, le moment où ce désir mimétique se transforme en rivalité mimétique.

Selon lui il faut comprendre que :

culture a confine

quand la machine mimétique fonctionne dans la réciprocité violente, dans une double imitation, elle accumule de l'énergie conflictuelle qui, bien sur, a tendance à la répandre de tous les cotés ; au fur et à mesure, le mécanisme devient de plus en plus attirant, mimétiquement parlant pour ceux qui sont dans le voisinage : si deux personnes se battent pour le même objet, ce dernier augmente de valeurs au yeux du tiers qui contemple cette rivalité ; il séduit ainsi de plus en plus d'individus autour de lui. Lorsque l'attrait mimétique du rival grandit, l'objet du conflit tend peu à peu à disparaître : il est déchiré, déchiqueté détruit dans la bagarre de tous les rivaux. Pour que la mimésis se transforme en pur antagonisme, il faut que l'objet disparaisse ou passe au second plan. Quand cela arrive les doubles prolifèrent et la crise mimétique s'étend et s'intensifie de plus en plus. C'est ce que le grand politologue anglais Hobbes a repéré et appelé la lutte de tous contre tous.

La seule réconciliation possible- le seul moyen d'interrompre la crise et de sauver la communauté de l'autodestruction-, c'est la convergence de cette colère et de cette rage vers une victime désignées par le mimétisme lui-même et unanimement adoptée. P76

Autrement dit, ce qui intéresse René Girard, est le processus par lequel le désir mimétique se transforme en rivalité mimétique, c'est à dire, le moment où l'objet en question passe au second plan pour ne laisser que l'aspect conflictuel de deux désirs s'entrechoquant. Pour lui la crise mimétique est donc toujours une crise d'indifférenciation. C'est donc précisément cette crise d'indifférenciation qui l'élément charnière de sa théorie, l'élément qui explique le fait que le désir mimétique a une tendance naturelle à se développer en rivalité mimétique. Ceci est important, car tout l'enjeu de la psychanalyse, et particulièrement celle initiée par Carl G. Jung, est justement d'éclairer le rapport conscient/ inconscient des phénomènes psychiques et plus précisément les phénomènes de transformations par le conscient de cette énergie psychique en vue d'arriver à la différenciation du sujet et son individuation.

Ceci étant dit, et avant d'entrer dans l'introduction à la pensée Jungienne, il convient d'admettre que la majeure partie de l'histoire humaine est effectivement caractérisée par cette rivalité mimétique, source de la plupart des violences humaines. Et c'est ici que l'auteur de « La violence et le sacré » peut poser haut et fort la question : « comment se développe la culture ? » et répondre avec autorité « par le rituel ». Autrement dit, « pour tenter d'empêcher les épisodes de violence mimétiques imprévisibles et fréquents, les cultures organisent des moments de violences planifiées, contrôlées maîtrisées, à dates fixes et ritualisées. » P83 Cette ritualisation de la violence, à la base de toutes cultures, provient de la découverte spontanée de l'effet pacificateur sur la communauté dans son ensemble, de la désignation d'un bouc émissaire lors de crises mimétiques conflictuelles. La victime, qu'elle soit innocente ou non, canalise la violence collective et permet donc la restauration d'un calme momentané. D'où le besoin de

culture à confiner

ritualiser ces moments de violences collectives afin d'assurer la stabilité sociale. Par ailleurs, le bouc émissaire possède une nature ambivalente pour le mal et le bien : elle est désignée à l'unanimité comme responsable du mal, alors que c'est elle qui permet la restauration du bien. D'où cette tendance archaïque à diviniser ses victimes, selon René Girard. Il constate, pour soutenir cela, la récurrence d'infirmités et de boitez dans le panthéon des dieux grecques qui, en toute logique, sont plus à même de susciter l'exclusion de par leurs non-normalité. En définitive, René Girard affirme que le sacrifice a joué un rôle essentiel dans la formation de toutes les cultures, ce qui lui permet de soutenir l'idée que la domestication d'animaux par l'homme néolithique ne s'est probablement pas faite pour des raisons économiques mais très certainement rituelles : les animaux domestiqués devant servir au sacrifice il était essentiel de les « humaniser » ou encore « de les rendre semblables » afin que le rituel puisse être opératoire. C'est, entre autre, une des hypothèses qu'il soutient avec vigueur dans « Les origines de la culture ».

Après ces quelques considérations sur le fondement de l'ordre social des sociétés archaïques, on peut s'interroger sur le devenir de notre Modernité et de la société de consommation qui l'accompagne. D'abord, ce qui caractérise notre modernité est l'abolition du système de castes dont le but était précisément la médiation de ce désir. Ainsi, aujourd'hui les plus pauvres peuvent désirer la même chose que les plus riches. On est donc en droit de craindre une exaspération du désir mimétique. Pourtant au sein de notre société occidentale cela n'est pas le cas.

Deux raisons s'imposent : premièrement, le fait que le passage du Moyen Age à l'âge bourgeois en passant par la Renaissance représente le passage d'une société de position à une société de rôle comme le fait remarquer Marshall McLuhan dans « La genèse de l'homme typographique ». C'est à dire que l'individu de l'ère bourgeoise ne s'identifie plus par sa position sociale mais par son rôle ou sa fonction. Il en résulte que l'un des effets essentiels de la démocratisation a été d'instaurer le travail comme valeur intégrative afin que chacun ait son rôle dans la sphère sociale. Ce qu'il importe de voir est donc tout simplement que la rivalité mimétique, si elle est vraiment l'origine essentielle de la violence sociale, a été, très largement, canalisée par le principe éducatif selon lequel l'assouvissement d'un désir correspond à un travail équivalent.

Et deuxièmement, notre modernité aboutit à la création d'une société de consommation qui par définition, en permettant à chacun d'assouvir son désir propre à travers la consommation, résout le problème de la rivalité mimétique. C'est en quelque sorte le postulat, jamais avoué, de l'idéologie libérale.

Ceci étant dit, si l'hypothèse de la rivalité mimétique est d'une quelconque pertinence, il faut bien avouer que le travail et la surabondance de la consommation ne constituent pas un garde-fou valable contre l'émergence de cette violence.

culture à confirmer

ce, dont René Girard tente d'analyser les racines. Il observe d'ailleurs que « la société de consommation à son extrême devient une mystique, en ceci qu'elle nous procure des objets dont nous savons d'avance qu'ils ne peuvent pas satisfaire nos désirs.... Et la société de marché engloutit les ressources de la terre un peu comme les Aztèques qui tuaient toujours plus de victimes ; Tout remède sacrificiel perd son efficacité avec le temps. » P100

La réflexion est cruciale : si c'est effectivement la ritualisation de la violence qui engendre l'émergence de formes et de liens culturels, et si effectivement, c'est en cela que consiste le message des évangiles, alors on peut nourrir un certain pessimisme quant à la globalisation culturelle, permit et provoquée par les industries médiatiques. Nous sommes donc bien au cœur de la thèse de Huntington, dans laquelle il prévoit un clash des civilisations, alors que toute son analyse tend à laisser entendre que les vrais raisons de ce clash sont d'ordre religieuses.

Faut-il donc retomber dans l'imagerie religieuse et y voir le principe de Satan à l'œuvre ? René Girard n'en pense pas moins : « Il (satan) est le système mimétique tout entier qui gouverne les relations humaines... Nous serons toujours mimétiques mais nous n'avons pas à l'être de façon satanique... nous n'avons pas à accuser notre voisin, nous pouvons apprendre à lui pardonner ; p141 Dans cette ligne d'analyse, le Christ est venu pour révéler la nature satanique du désir mimétique. En ce sens, toute conversion chrétienne nous fait découvrir que nous sommes persécuteurs sans le savoir.

Reprenons : le Christ est venu pour affranchir l'humanité de sa condition qui est l'évolution par la constitution d'un modèle. Son propre sacrifice signifie la prise de conscience de l'utilisation, rituelle ou non, du sacrifice comme moyen de résoudre la rivalité mimétique. Par son sacrifice, il se propose donc en modèle, afin de délivrer l'humanité de sa conflictualité mimétique et donc du principe satanique.

Avènement final de la Jérusalem Céleste ou sombre tableau en perspective, peu importe, il faut reprendre ce qui est à l'origine de la rivalité mimétique, c'est-à-dire, une crise d'indifférenciation. René Girard est assez sceptique quant à l'idéologie individualiste du désir comme réalisation authentique de soi. Il lui préfère l'idéologie de la conversion et de la prise de modèle. Il faut donc apporter quelques éléments de réflexion issue de la psychanalyse, et remarquer, tout d'abord, que le but de l'analyse est précisément une « renaissance » du sujet pour laquelle il doit bien évidemment faire des sacrifices. Ceci étant dit, la crise d'indifférenciation étant à l'origine de la rivalité mimétique, le vif du sujet, dans les termes de la psychanalyse, est la problématique du désir d'inceste :

« Pris symboliquement le désir d'inceste conduit vers l'inconscient comme on retourne à la Mère après s'en être dûment séparé. Retrouver les forces créa-

culture à confiner

trices inconscientes n'est possible qu'au prix du sacrifice dont nous avons parlé, sinon la personnalité serait gonflée d'inflation et finalement engloutie dans la régression.

Ce désir d'inceste, qui en réalité représente symboliquement le besoin de retour à la mère, et donc de connections avec l'inconscient, serait il donc le fondement du principe satanique ?

La culture qui s'est développée à partir de la psychanalyse craint le retour à l'inconscient. Elle se cramponne à l'interdit de l'inceste comme au rempart ultime qui la défendrait de la Nature et de l'indifférenciation. Jung partage ces craintes mais il les aborde autrement. Parce qu'il traite l'illusion et la mystification dans une problématique de la possession, il peut reconnaître la dynamique positive qui s'y exprime. Fort de cette expérience, il se refuse à restreindre la psychanalyse à un art de la frustration et de la critique, il parle franchement de la Mère, et il propose de tenir compte du rythme vital de séparation et de conjonction. »

A la recherche des racines de la conscience Jung écrit en effet que « le monde apparaît quand l'homme le découvre. Or il n'apparaît qu'au moment où il sacrifie son enveloppement dans la mère originelle, autrement dit, l'état d'inconscience du commencement. » (p677) En d'autres termes, « puisque le monde et tout ce qui existe immédiatement est une création de la représentation, le sacrifice de la libido aspirant à un retour vers le passé, est à l'origine de la création du monde »; (p674)

Jung cherche à exprimer l'idée selon laquelle c'est par le renoncement à l'enveloppe de la mère originelle que le monde acquiert une réalité objective. C'est donc du renoncement à cette image et à la nostalgie qu'on en a que provient l'image du monde correspondant à la science moderne. Le sujet ne saurait pouvoir affirmer une quelconque objectivité s'il n'a au préalable fait le sacrifice interne de cette pulsion à la régression, qui le ramène à cette omnipotence/ omniscience du nourrisson dont tout les désirs sont assouvis par la mère bienveillante. Le sacrifice de l'énergie libidinale est donc essentiel pour que puisse se développer le projet scientifique d'analyse objective de la nature.

Si cela est juste, et bien compris, on peut alors affirmer que l'émergence du monothéisme représente ce sacrifice. Dans cette perspective, « tandis que le sacrifice mithriaque est symbolisé encore par un archaïque sacrifice animal et tend à domestiquer et à discipliner uniquement l'homme instinctif, l'idée du sacrifice chrétien, rendue sensible par la mort d'un homme, exige l'abandon de l'homme tout entier...c'est-à-dire la nécessité pour le moi de renoncer à s'approprier les dynamismes de l'inconscient. » Cela implique, que l'homme qui « renaît » en faisant le sacrifice de ses pulsions et qui renonce à les comprendre et à les intégrer à la conscience qu'il a de lui-même, sera toujours en proie à une possible

Culture à Confiner

« possession » par des facteurs inconscient autonomes, sur lesquels la volonté ne peut avoir prise. C'est cette idée que cherche à dégager Freud dans « l'avenir d'une illusion », quand il cherche à faire remarquer que le commandement essentiel du christianisme (aimes ton prochain comme toi-même) n'est possible et réalisable qu'à la condition que son prochain se soumette à la même autorité morale transcendante du « surmoi » (comme toi-même). Autrement dit, si Freud est d'une quelconque pertinence, nous ne pouvons aimer notre prochain que si celui-ci accepte le même Dieu transcendant. Et c'est bien ce que l'on observe tous les jours quand on voit des gens élevés dans la tradition chrétienne passer sans même jeter un regard sur tous ces nouveaux mendiants venus de l'Est dont on ne sais pas s'il s'en remet à la même « surmoi », à la même autorité morale transcendante. C'est aussi d'ailleurs ce qui est en jeu dans l'intégration de la Turquie à l'UE.

Je pense, très sincèrement, que pour que le premier commandement du Christ soit d'une quelconque utilité, il importe de rappeler que l'on ne peut aimer son prochain que si l'on se connaît soi-même. Or, à travers l'idée du sacrifice de la libido, qui permet l'émergence d'une compréhension objective des phénomènes de la nature, et donc du projet scientifique qui nous permet de vivre tel que nous le faisons actuellement, il y a aussi cette idée que nous renonçons à nous approprier les dynamismes de l'inconscient, étant entendu que celui-ci est un facteur autonome, ayant sa vie propre et avec lequel il faut composer. Dans ce conflit interne à la personnalité, il importe de réaffirmer le pouvoir de la volonté sans pour autant renier l'existence d'un facteur autonome. Car comme tout conflit possède la caractéristique de scinder la vision du monde en termes Manichéen (bien/mal), l'état de possession par un facteur autonome de l'inconscient aura largement tendance à être compris comme l'influence d'un Satan omniscient. Or, si la psychanalyse peut s'exprimer en termes de projet, c'est bien par le fait que c'est par la « compréhension » que nous nous délivrons de la domination de l'inconscient, cet inconscient qui lorsqu'il n'est pas compris ni intégré à la conscience provoque un état de possession « diabolique ». Cette compréhension implique la réconciliation des tendances opposées de l'homme, ce qui est un but toujours fuyant plutôt qu'un objectif à atteindre.

Car, « l'homme ne dispose pas de cette étendue de conscience qui serait nécessaire à la réalisation des opposés individuels dans la nature humaine. Leurs tensions restent donc pour la plus grande part inconscientes, mais elle peut apparaître dans le rêve. Le serpent caractérise traditionnellement l'endroit vulnérable dans l'homme : il personnifie son ombre, c'est-à-dire sa faiblesse et son inconscience. C'est dans cette dernière en effet que réside le plus grand danger : celui d'être exposé à la suggestion. L'effet de suggestion repose sur la libération d'un dynamisme inconscient. Plus ce dernier est inconscient et plus il est actif. C'est pourquoi le danger d'une contagion psychique et, avec elle, d'une psychose de masse croît avec la dissociation de la conscience par rapport à l'inconscience. Avec la perte des idées symboliques, les ponts vers l'inconscient sont rompus.

CULTURE À COMPTER

Aucun instinct ne protège plus des idées malsaines et des slogans vides. La raison sans tradition ni fondement instinctuel n'est à l'abris d'aucune absurdité. » (note 84 p 268)

Et Dieu sait, de quoi les hommes sont capables entre eux. A partir du moment où nous acceptons le fait de l'autonomie de l'inconscient (ne serait ce que cette étrange facette de la personnalité qui organise nos rêves et sur laquelle nous n'avons pas contrôle), on peut comprendre pourquoi la tradition spirituelle orientale, même si elle ne possède le terme scientifique équivalent de ce que nous entendons par « inconscient », place l'idée de « Totalité et d'Unité » au dessus de notre capacité de représentation et de volonté, c'est à dire de nos « Moi », de nos egos. Au contraire, notre tradition spirituelle Occidentale, qui commence au jardin d'Eden, avec le péché originel et le commandement de soumettre la nature à la volonté et de la faire fructifier, a systématiquement tendance à placer l'inconscient, quand bien même elle accepte son existence, en dessous, ou subordonné à nos egos et notre pouvoir de volonté. Tel est bien le rôle de la philosophie, depuis ces origines, de pouvoir justifier la sphère d'autonomie de la volonté et les limites de l'ego constamment repoussées.

Or, si effectivement la tradition spirituelle orientale et occidentale s'oppose en ce sens, alors la réflexion sur la mutation du lien social à travers la modernité de Louis Dumont est de première importance. Selon ses termes, la modernité se caractérise par le passage de « l'homo hierarchicus » à « l'homo aequalitaris ». En passant directement à la dernière partie de son analyse, le principe d'exclusion sociale au sein d'une société égalitaire aura toujours tendance à se manifester, quand, l'individualisme étant bien ancré dans la sphère sociale, celle-ci tente de le subordonner à la primauté du Tout, (le facteur holiste d'une société) autrement dit ce par quoi elle tient ensemble. Et c'est bien ce phénomène social que l'on observe chaque fois qu'un parti politique construit un discours d'exclusion. En reconstruisant une pseudo culture nationale ou autre, en réaffirmant la primauté du Tout sur les éléments de ce Tout, le discours vise à subordonner les individus à cette primauté et donc exclure ceux qui s'y refuse. Ce qui caractérise donc nos démocraties après la Shoah et la colonisation est donc bien le fait qu'aucune nation dans laquelle elle s'applique ne peut prétendre posséder la Culture et obliger ses individus à s'y soumettre. La démocratie est un lieu vide du pouvoir que les citoyens remplissent par la procédure du vote et de protection institutionnelles des minorités.

Mais si l'idée de Civilisation a vraiment un sens, dans l'universel qu'elle engage, alors elle doit nécessairement se baser sur un humanisme proche de celui de la tradition Orientale. Autrement dit, une civilisation humaniste, prendrait conscience de l'autonomie de l'inconscient et orienterait ses citoyens à trouver leur « juste » place au sein de la nature. Ainsi, et seulement ainsi, la civilisation pourrait se dire guérie du principe d'exclusion qui la taraude depuis ses origines. Car comprendre la civilisation dans les termes du premier commandement

Culture à Confiner

chrétien, c'est laisser dans l'ombre de la conscience ce qui est en jeu dans la logique du don, c'est-à-dire la supériorité morale du donneur sur le receveur. En effet quand Jung, sur la fin de sa vie, interroge un vieux sage indien sur ce qu'il pense du mythe moderne des OVNI dans l'Amérique des années 50/60, et qui n'est pas sans rappeler la vieille culpabilité du peuple américain de son fondement par la destruction des indigènes, celui ci répond : « vous n'auriez tout simplement plus de rêves. Vous vous laisseriez mourir car vous auriez été coupé dans votre ascension spirituel. »

L'opposition entre la pensée de René Girard et celle de Carl Jung, est donc bien, je pense, l'opposition qui caractérise notre monde en ce début de 21e siècle. Réaffirmer la valeur « scientifique » de la révélation chrétienne, au sens où clairement établie par un Logos, est peut-être le seul moyen de faire marcher la Civilisation sans remettre en cause ses fondements. Mais cela implique alors la conversion de la planète entière à la révélation du Christ, et c'est bien cela qui est en jeu dans la réponse de l'Amérique de Bush qui redécouvre avec horreur la violence mimétique face au choc du 11 Septembre 2001. Et l'usage de la force est justifié par cette nécessité bien que cela ne soit jamais exprimé « consciemment ». Mais face aux périls auxquels l'humanité va devoir faire face, qu'ils soient intérieur comme la contagion psychique ou extérieur comme la destruction de notre écosystème, il est important de relancer la Civilisation en termes de projet auquel chaque subjectivité doit participer. Une Civilisation qui peut honorer ses prétentions à l'universel doit donc aussi pouvoir comprendre et exclure le principe d'exclusion qui la forge. Ni marxiste, ni libéral capitaliste, je pense que l'avenir de la Civilisation passe par une redécouverte de la dissidence spirituelle qui la travaille depuis ses fondements, en partant des gnostiques, en passant par les alchimistes pour déboucher sur l'avant garde esthétique. L'humanité, dans la nécessaire sublimation de ses pulsions libidinales, que l'on ne saurait réduire à une entité diabolique, peut de toute évidence être bien plus créative et refuser la canalisation de cette créativité par un système qui ne dit jamais son nom : l'oppression par la destruction des symboles qui permettent l'accès et la compréhension de l'autonomie de l'inconscient. Finalement notre civilisation qui, selon Malraux, « n'a su construire ni un temple ni un tombeau et qui peut tout enseigner sauf à devenir un homme », et qui, de plus, postule que « l'enfer c'est les autres » commence à connaître ses crises profondes.

Florian Du Pasquier

culture a confine